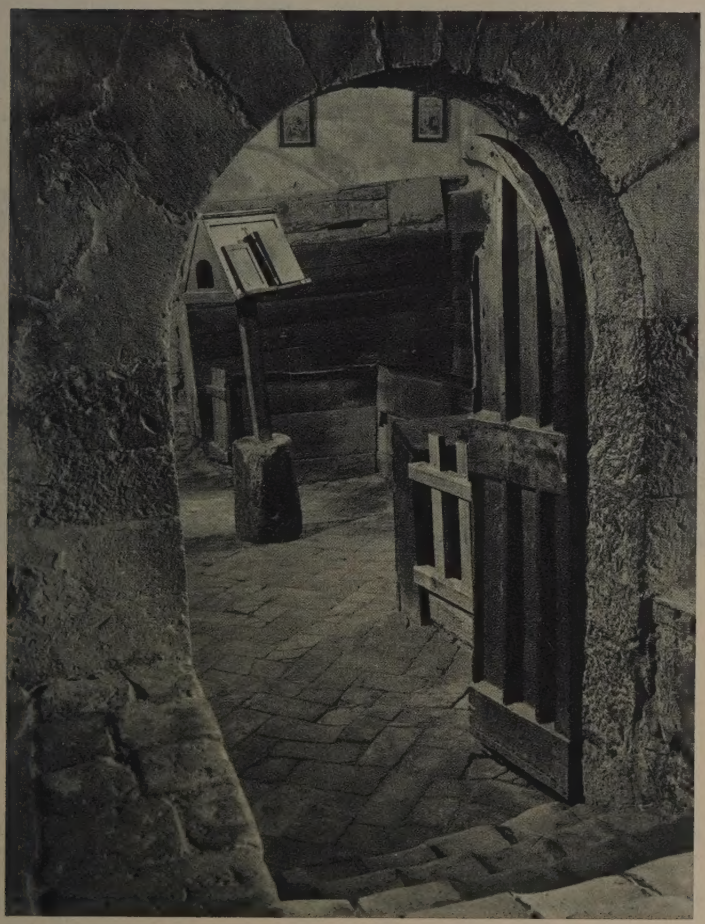
L'ART SACRÉ

Revue mensuelle



La transparence de la pauvreté

5-6

janvier-février 1958

Les Baux de Provence.

Couverture : *Chapelle de Saint-Damien à Assise.*

VENEZ et montons à la montagne du Seigneur et à la Demeure de Dame Pauvreté pour qu'elle nous enseigne ses chemins et que nous marchions dans ses sentiers. Elle habite en femme libre dans les montagnes sacrées et dans la demeure inébranlable de la gloire du Christ.

Saint François d'Assise

Les Baux de Provence.

AUSSITOT nous nous en irons
Gagner les grottes de la pierre
Les plus hautes des environs
Et plus secrètes de la terre

En ce lieu Vous me montrerez
Tout ce que prétendait mon âme
O vie ! Vous me donnerez
Ce pourquoi mon cœur Vous réclame

Saint Jean de la Croix

Le nombre des églises édifiées en France depuis dix ans ne doit pas faire illusion. La plupart ont été bâties au titre de la reconstruction. Elles remplacent des lieux de cultes détruits, elles n'en constituent pas de nouveaux. Or, dans de nombreux diocèses, l'extension rapide de certaines villes, l'apparition de nouvelles zones de peuplement appellent impérieusement la multiplication des centres religieux. Dans l'immédiat, plusieurs centaines d'églises font défaut et devraient pouvoir se construire au plus vite.

L'obstacle majeur à ce développement urgent et nécessaire est, incontestablement, d'ordre financier. Toutefois, en l'état actuel des choses, il n'est pas insurmontable. Nous avons à notre disposition des solutions techniques maintenant éprouvées, prêtes à nous servir. Pour peu qu'on le veuille, il est possible aujourd'hui de réaliser, avec des éléments préfabriqués, des constructions en matériaux légers, bon marché et cependant durables. De plus, des expériences récentes prouvent que ces méthodes permettent de créer des œuvres parfaitement belles dans leur simplicité. Le noble dépouillement dont elles peuvent être l'expression les prédispose tout naturellement à devenir la Maison de Dieu parmi les hommes de notre temps.

Dans nos prochains cahiers, nous montrerons ce qui est possible dès à présent. Des églises nomades (démontables) de 400 places, des églises stables, plus importantes, pourraient être livrées, terminées et équipées, pour des prix variant de 10 à 30 millions. Il ne s'agit pas nécessairement de produire en série des lieux de culte, mais seulement des éléments dont chaque architecte pourra tirer parti de façon originale selon son génie propre. Déjà, de telles réalisations sont en projet à Metz, Nancy, Nantes, Besançon. Si un minimum de coordination se manifestait dans la construction des églises de France, ces prix pourraient être encore largement abaissés. La parole est aux utilisateurs.

Toutefois, malgré ses aspects plus visiblement techniques et économiques, nous pensons que ce problème est avant tout d'ordre spirituel. Avant d'aborder les réalisations concrètes qui nous sont offertes, il nous a paru utile de les envisager à la lumière de l'Evangile. Cette réflexion risque de démolir un certain nombre de pseudo-certitudes, elle n'en est que plus urgente et nécessaire.

En définitive, la pression sociologique, les impératifs financiers, les ressources techniques et l'évolution de l'art vivant nous engagent presque de force dans le sens de la simplicité et du dépouillement. Ainsi, cette époque qu'on dit si « matérialiste » s'harmonise par là de façon assez inespérée avec la prédication des Béatitudes. Heureuses contraintes dont Dieu se sert pour donner à nos cœurs et à ses demeures terrestres la transparence de la pauvreté.

Pour évangéliser ces foules, nous manquons d'églises. Il faut construire vite et beaucoup. Cela est possible avec un peu de coordination et d'imagination, si nous acceptons d'abandonner nos routines habituelles et nos préjugés.

Ville-en-Tardenois, Marne.

La claire, la pure, l'honorable pauvreté.

LA TRANSPARENCE DE LA PAUVRETÉ

Un mouvement commence à se dessiner, bien timidement encore et de façon sporadique, en faveur de la construction d'églises de prix modéré. En général ce choix est dicté par des raisons économiques. Ceux qui se résignent à ces édifices modestes hésiteraient rarement à bâtir, s'ils en avaient les moyens, des églises plus monumentales. Parfois cependant un véritable souci apostolique vient appuyer ces préoccupations financières. Un certain nombre de prêtres ont pris conscience qu'un bâtiment d'apparence *riche* ou simplement *imposante* pouvait être un grave handicap pour l'évangélisation de leur future paroisse. Paradoxalement l'église de pierre peut devenir un obstacle à la croissance de l'église vivante constituée par la communauté des fidèles.

A quoi sert l'or dans votre église ?

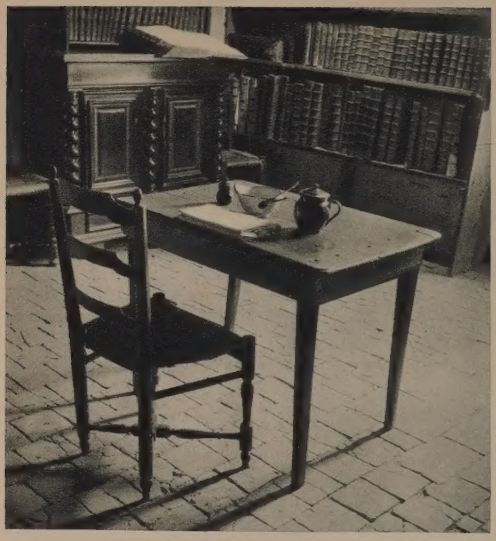
Dans un livre récent (1), l'Abbé Paul Winninger a mis en évidence la nécessité et l'urgence de multiplier les églises urbaines. Une enquête très sérieuse, menée non seulement en France mais aussi en Italie, aux Pays-Bas, en Belgique, en Suisse et en Allemagne, l'amène à conclure : « Partout les paroisses sont trop grandes et la pénurie des lieux de culte est aiguë. Le rythme et l'érection des paroisses n'a pas suivi celui de l'essor démographique et de l'urbanisation... Dans tous les cas, il s'agit de rétablir dans l'encadrement paroissial des diocèses un équilibre rompu par la révolution industrielle, en l'espace de deux générations, au siècle dernier... C'est une question de vie ou de mort pour l'Eglise dans nos pays... Construire des églises, c'est planter l'Eglise. Avec elles viennent le prêtre, la parole de Dieu, les sacrements... De tous les privilèges, les plus scandaleux sont les privilèges spirituels. Les services de l'Église doivent être répartis proportionnellement aux besoins. Or la distribution actuelle n'est pas évangélique ni missionnaire. Elle prolonge un état social révolu et choque par ses disproportions. Il faut construire des églises et le faire dans le véritable esprit chrétien, celui de lieux de culte qui n'encombrent pas, qui ne soient pas des obstacles au règne de Dieu, mais des instruments. Les monuments orgueilleux tomberont en poussière et Dieu les a en horreur s'ils empêchent l'édification de l'Eglise faite de pierres vivantes ».

La vogue actuelle pour les églises monumentales nous paraît engager de façon grave la conscience sacerdotale. Est-il normal que dans telle ville importante près d'*un milliard* soit englouti dans la construction de *trois* églises alors que la banlieue proche attend vainement, faute d'argent, la *dizaine* de lieux de culte de première urgence ? Cette somme judicieusement répartie eût largement permis de satisfaire dignement aux besoins de ces trois paroisses et de leurs dix voisines moins favorisées. Hélas! cet exemple n'est pas unique. Devant de tels faits il est difficile de garder sa modération de langage. On est quelque peu tenté de manier le fouet avec lequel le Christ chassa les marchands du Temple. Laissons le jugement au Seigneur. Il ne demandera pas : « M'avez-vous bâti de riches églises? » mais : « Qu'avez-vous fait pour les plus petits d'entre les miens? » Est-il vraiment possible que des prêtres construisent sans remords dans l'opulence alors qu'à leur porte des hommes meurent spirituellement de faim et de soif parce qu'ils ne peuvent être évangélisés faute d'une simple chapelle? Il est vrai qu'à Bethléem le Christ a été chassé par les nantis et n'a trouvé refuge que dans une crèche. Il serait peut-être sage, au moins de temps en temps, de prendre l'Évangile au sérieux.

« A quoi sert l'or dans votre église? s'exclamait saint Bernard... N'est-ce point l'avarice, espèce d'idolâtrie, qui nous porte à tout cela? Nous nous attachons au don qu'on nous fait, plutôt qu'au fruit qui en doit revenir... L'Eglise est éclatante dans ses murailles, et elle est nécessiteuse dans ses pauvres. Ses pierres sont revêtues d'or, et ses enfants délaissés dans leur nudité. On contente les yeux des riches aux dépens des pauvres. Les curieux y trouvent leur satisfaction et les nécessiteux n'y trouvent pas un secours » (2).

(1) *Construire des églises*, Collection " Rencontres ", Ed. du Cerf.

(2) Apologie de saint Bernard, ch. XII.



Chambre du curé d'Ars.

Table des Vianney.

Le saint curé d'Ars vivait dans le plus strict dépouillement, mais les meubles et les objets de son presbytère sont tous d'une qualité paysanne qui nous fait envie. La noble pauvreté de ces ensembles laisse passer la lumière de la pureté et du dénuement du saint.

Maison de Dieu, maison des pauvres

Il existe aussi un problème pastoral qui ne peut nous laisser indifférents. Nous en dirons peu de chose. Dans le prochain cahier, des prêtres qui œuvrent courageusement et lucidement en ce domaine nous feront part de leur expérience et de leurs réflexions. Notons seulement qu'un certain style d'église peut compromettre pour longtemps la pénétration chrétienne dans une paroisse. Ce danger n'est pas chimérique. Un exemple récent en apporte douloureusement la preuve. Dans la banlieue industrielle de l'une de nos plus grandes villes une église sinistrée vient d'être reconstruite. On a voulu en faire un « monument de la foi ». Pour réaliser ce grand œuvre on a non seulement utilisé la somme versée à titre de dommages de guerre mais encore celle qui était destinée à bâtir presbytère et salles d'œuvre, sans compter l'argent recueilli un peu partout. Coût de l'opération : 150 millions pour une église de 1 000 places. Ce cas est d'autant plus exemplaire que, contrairement aux craintes légitimes que l'on pouvait avoir, l'œuvre architecturale n'est pas extravagante; c'est une réalisation honorable. Elle possède des qualités indéniables. Cependant, par son apparence, son ampleur et son prix de revient elle est devenue une barrière pour le travail apostolique dans la paroisse. Cette Maison de Dieu n'est plus en même temps la maison des hommes mais celle du Curé. Beaucoup de fidèles ne se sentent pas chez eux dans cette bâtisse imposante. Il est difficile de leur faire admettre que le Dieu de la crèche et de la Croix ait besoin de telles demeures. Quant à ceux du dehors, la grande majorité dans ce quartier, on imagine facilement l'obstacle que cela représente à la pénétration de l'Évangile. Sur certaines terres de mission ou d'apostolat difficile, comment prêcher les Béatitudes en traînant un boulet de 150 millions?

Dernièrement nous avons eu la visite d'un jeune prêtre du Nord. Il doit bâtir une église dans un nouveau lotissement. La question finan-

Basilique et ancienne église d'Ars.

Peut-on en dire autant de la basilique, monstrueuse boursouflure qui écrase l'humble église du saint? Qui n'en perçoit la honteuse et prétentieuse confusion?

cière ne se pose pas pour lui. La direction de l'usine qui a construit la cité lui donne tout l'argent nécessaire. Heureux homme! penseront certains. Mais lui est inquiet. Il réunit actuellement, dans une baraque chapelle de secours, une petite communauté chrétienne fervente. Ne risque-t-elle pas d'éclater ou de se dissoudre lorsqu'elle se retrouvera dans un bâtiment en dur, imposant et froid? Ne va-t-elle pas se couper de toute une population ouvrière pour qui l'église sera hors d'échelle avec les normes habituelles de leur vie? Sans parler de la méfiance inévitable envers « l'église des patrons ».

Et que dire de cette célèbre compagnie de carburants qui proposait, dans une autre grande ville, de payer entièrement l'église si le sous-sol était réservé pour faire une station-service! Non, l'église n'est pas faite pour les marchands, pour assouvir nos vanités ou tout simplement pour satisfaire notre besoin de sécurité. Le temple chrétien est la Maison de Dieu mais c'est aussi celle des hommes. Ne doit-elle pas être accueillante aux pèlerins que nous sommes? Les pauvres ne doivent-ils pas être chez eux dans cette demeure? En retour ne doit-elle pas prêcher elle aussi la béatitude des pauvres?

Ces interrogations ne sont pas le fait de quelques isolés. Du nord au sud de la France, de l'est à l'ouest, elle nous sont posées. Elles tiennent trop à la texture de notre temps pour que nous puissions les ignorer ou les traiter à la légère. Avant de les rejeter au nom de vieilles habitudes de penser et d'une certaine idée traditionnelle que nous nous faisons de l'église, il serait peut-être bon de vérifier avec soin la valeur de nos arguments. Pour nous, ce problème, malgré ses implications économiques et sociales, est avant tout d'ordre spirituel. « Vous ne savez pas de quel *esprit* vous êtes » (1). Puisse l'aiguillon de ce reproche du Christ nous inciter à confronter constamment nos opinions et nos actes à la pure lumière de l'Evangile.

(1) Luc IX, 55.

Santa Elena, monastère de San Pedro de Rodas, Catalogne.

Bienheureux les pauvres

Toute la vie du Christ est un exemple de pauvreté, d'humilité et, plus particulièrement, de refus vis-à-vis des moyens riches et impressionnants. Il en a fait la loi même de son Incarnation : « Lui, de condition divine, ne retint pas jalousement le rang qui l'égalait à Dieu. Mais il s'anéantit lui-même prenant condition d'esclave et devenant semblable aux hommes » (1). De la crèche à la Croix, Jésus ne s'écartera pas de cette ligne. Pour donner à ses disciples la charte du Royaume de Dieu il commence par dire : « Heureux, vous les pauvres » (2).

Sur ce point il s'agit moins d'aligner des citations que de pénétrer dans le climat même de l'Evangile. Jésus est un pauvre, se complaît parmi les pauvres et révèle son *mystère* aux pauvres. Il est moins question d'une pauvreté matérielle que d'une pente du cœur mais il est malaisé de séparer les deux! Le Christ lui-même l'affirme : « Comme il est difficile à ceux qui ont des richesses de pénétrer dans le Royaume de Dieu » (3).

La richesse n'est pas tellement constituée par l'argent mais par un certain esprit de possession,

(1) Philippiens II, 6-7.
(2) Luc VI, 20.
(3) Luc XVIII, 24.

Saint-Martin de Brômes, Basses-Alpes.

de puissance, d'orgueil qui interpose un voile opaque entre la vie surnaturelle et nous. Cela peut être très subtil : un attachement trop fort à certains moyens d'action ou à ses propres jugements. Il existe une certaine façon de promouvoir les réalités spirituelles qui en est la négation même. Cette attitude de suffisance est radicalement opposée au dépouillement qui seul peut appeler le don divin.

La pauvreté, elle, nous rend *transparents*. Elle nous permet de percevoir la lumière de Dieu que les autres aussi peuvent alors découvrir à travers nous et nos actes. Elle nous rend totalement disponibles envers le Seigneur et envers nos frères. Rien ne nous attachant, n'obscurcissant notre regard, nous sommes sensibles au moindre signe providentiel comme à tous les besoins de ceux qui nous entourent. Pour Jésus et ses apôtres l'aide apportée à celui qui est dans la peine est le signe, la marque visible, la pierre de touche de notre amour de Dieu : « Si quelqu'un, jouissant des richesses du monde, voit son frère dans la nécessité et lui ferme ses entrailles, comment l'amour de Dieu demeurerait-il en lui? » (1).

(1) I Jean II, 17.

Chapelle près de Querqueville, Manche.

Le luxe pour Dieu

Toutefois on peut se demander si la pauvreté évangélique n'est pas compatible avec une réelle somptuosité de l'église. Celle-ci étant demeure de Dieu et image de la Jérusalem céleste, rien ne saurait être trop beau et trop riche pour faire apparaître aux yeux de tous cette dignité et ce symbole. Elle se doit de surpasser en taille et en splendeur, dans la mesure du possible, toutes les constructions profanes. La cathédrale en est le type achevé auquel il faut tendre autant qu'il se peut. D'ailleurs les bons chrétiens ne contribuent-ils pas spontanément et avec générosité à ce « luxe pour Dieu »? Aux disciples qui se scandalisaient du gaspillage d'un parfum de grand prix, le Seigneur ne répondit-il pas : « Vous aurez toujours des pauvres parmi vous » (1).

En réalité, ce sont là de bien faibles raisons ou des textes mal interprétés. Ces monuments ser-

(1) Matt. XXVI, 11.

Gandalou, Tarn-et-Garonne.

vent davantage la vanité des hommes et leur volonté de puissance que la Gloire de Dieu, qui, par son incarnation, a choisi la condition la plus pauvre et une humble demeure. C'est toujours la vieille tentation de transposer sur un plan matériel des réalités toutes spirituelles. On abuse singulièrement de la parole du Christ que nous venons de citer. Tout le contexte indique assez le caractère exceptionnel de l'action que Jésus approuve. Celui-ci ne la propose pas comme une règle générale. Devant des esprits trop terre à terre il affirme simplement la légitimité et la grandeur du don gratuit et désintéressé qui lui est fait avec amour. Mais cela ne contredit nullement la loi universelle et impérieuse de la charité. D'ailleurs la véritable imitation de ce geste serait d'offrir à un pauvre quelque parfum coûteux. Les Petits Frères des Pauvres l'ont bien compris. Pour eux, le luxe n'est pas superflu. Ils l'offrent à leurs vieux amis en détresse comme le signe d'une amitié qui

Sainte-Fortunade, Corrèze.

voudrait livrer toutes les richesses de leur tendresse.

Il est sûr que bien des fidèles offrent plus volontiers le prix d'une pierre pour une grande église (surtout si leur nom est gravé dessus) que celui des matériaux destinés à une modeste chapelle ou aux humbles maisons des sans-abri. Cela ne prouve qu'une chose : sur ce point aussi leur éducation est à refaire. Saint Bernard analyse savoureusement le processsus selon lequel s'opère cette sorte de catalyse de l'argent : « Il y a une certaine adresse à semer l'argent qui le multiplie. On le dépense pour l'augmenter et la profusion en produit l'abondance. La vue de ces vanités somptueuses et surprenantes anime plutôt les spectateurs à offrir leur argent que leurs prières à Dieu. Ainsi les richesses enlèvent les richesses et l'argent attire l'argent. Et je ne sais d'où vient que plus on voit de richesses, plus on est porté à offrir les siennes » (1). Il est salutaire de se demander avec le grand Cistercien : « Quelles intentions

(1) Apologie de saint Bernard, ch. XII.

Chapelle dans le Morbihan.

pensez-vous qu'on ait dans toutes ces choses-là? La componction des pénitents ou l'admiration des spectateurs? »

Ce ne sont pas les pierres mortes et l'église matérielle qui *glorifient* le Seigneur mais les *pierres vivantes* et l'*édifice spirituel* dont parle saint Pierre (1). Certes le Christ est parmi nous en son Eucharistie mais ce n'est pas en accumulant les richesses matérielles que nous lui ferons l'habitation la plus digne. Pour perpétuer sa présence parmi nous il a pris d'humbles apparences : celles du pain et du vin. Ce choix des réalités les plus quotidiennes n'est-il pas en lui-même un enseignement? Une simple question suffit à trancher le débat : « Dieu est-il mieux servi par le luxe de quelques-unes de ses demeures ou par leur multiplication au milieu des hommes? » Or, de nos jours, une si grande foule est privée de la Maison du Père! « Voulez-vous rendre honneur au corps du Sauveur? demande saint Jean Chrysostome, ne le dédaignez pas lorsque vous le voyez couvert de haillons. » (2)

(1) I Pierre II, 5.

(2) Homélies sur saint Matthieu, L.

Faut-il renier les cathédrales ?

Devons-nous pour autant condamner rétrospectivement nos cathédrales et tant d'insignes monuments élevés par la piété de nos ancêtres ? Chartres, Amiens ou Reims, Vézelay, Jumièges ou Montmajour devraient-ils donc être considérés comme des pierres d'achoppement et des objets de scandale ? Il n'est certes pas question de renier ce magnifique patrimoine mais simplement de le replacer dans ses vraies perspectives. Ni mépris injuste ni adulation excessive.

Il est assez naturel que l'évocation du Moyen Age fasse immédiatement surgir dans nos esprits les noms de ses œuvres les plus prestigieuses. Mais quand nous identifions l'image de ces cathédrales et la notion d'église type nous faussons radicalement les données du problème. Nous restons prisonniers d'une conception romantique n'ayant que de lointains rapports avec la réalité. Ce sont, malheureusement, des préjugés tenaces. Il est urgent de s'en défaire en retrouvant des notions justes.

Les cathédrales sont nées de la rencontre de forces complexes et particulières. A l'origine on trouve une rupture sociologique : à la crise agricole qui touche la féodalité et la vie monastique correspond une croissance en flèche des petites villes au bénéfice des marchands, des artisans et de la vie canoniale. Aux fêtes solennelles il faut alors un grand édifice pour permettre la réunion du peuple de la cité autour de son évêque. Cela pose des problèmes techniques que la mise au point du système ogival permettra de résoudre. Le plan est commandé par le procédé constructif d'une part, les fonctions épiscopales de l'autre. C'est ainsi qu'il y a un chœur important et clos pour l'évêque et ses chanoines ; la nef est longtemps réservée aux processions et évolutions du clergé, le peuple n'ayant accès qu'aux bas-côtés. La bourgeoisie naissante et en pleine expansion, les corporations, rivalisent pour l'embellissement et la décoration de *leur* cathédrale. Peu à peu naît une rivalité entre les villes. C'est à qui aura l'église la plus longue, la plus haute, la plus vaste ou la plus ouvragée.

Les cathédrales sont bien l'expression admirable de la foi vive et du génie d'un peuple mais aussi de ses transformations sociales et de son orgueil naïf. Ainsi vues de près les choses n'apparaissent pas tellement simples. La chrétienté médiévale, dont beaucoup se font, sans nuances, un idéal, tenait aussi au « monde » par toutes ses structures et transposait assez facilement ses « grandeurs » (et ses vanités) au plan religieux. Cela est encore plus vrai des somptueux bâtiments — seigneuriaux ou militaires autant que monastiques — de certaines grandes abbayes.

N'oublions pas non plus que ces grands édifices étaient relativement exceptionnels. Pour les besoins normaux du culte paroissial on disposait d'une multitude de sanctuaires modestes. Nos vieux pays sont encore parsemés de ces humbles églises dont la discrétion rayonne de ferveur et d'amour. Elles nous touchent peut-être davantage que les monuments plus illustres car elles portent témoignage d'une foi si profondément enracinée dans l'humble réalité quotidienne qu'elle ne se soucie pas de paraître.

Si nous voulons retrouver le *chant profond* de l'âme chrétienne pour essayer de l'exprimer à notre tour selon nos moyens propres, il suffit d'être attentif à la pauvreté lumineuse de nos vieilles églises. Nous n'avons guère aujourd'hui l'occasion de bâtir des cathédrales. Si d'aventure cela nous est donné, alors oui, faisons appel au plus grand architecte et aux maîtres de l'art. Offrons à Dieu ce que notre époque peut donner de meilleur et de plus beau. Mais de grâce, échappons enfin à la manie de vouloir faire de chacune de nos églises paroissiales une vaste ou une petite cathédrale.

D'HUMBLES églises illustrent la plupart de ces pages. Elles sont de tous les temps et de partout. Ces modestes sanctuaires sont-ils de moins dignes Maisons de Dieu que les cathédrales ? Nous ne le pensons pas. Peut-être nous rendent-ils, au contraire, le Seigneur plus proche et plus fraternel sans rien ôter de sa transcendance. Nos églises d'aujourd'hui sauront-elles montrer aux hommes ce visage du Christ rayonnant de l'éclat divin, mais présent aussi dans toutes nos réalités quotidiennes ?

Cloître de l'ermitage du Speco de Sant Urbano.

Chapelle de l'ermitage du Speco de Sant Urbano.

Chœur de Saint-Damien à Assise.

Dortoir de Saint-Damien à Assise.

MOI, petit frère François, je veux suivre la vie et la pauvreté de notre très haut Seigneur Jésus-Christ et de sa très sainte Mère, et persévérer dans cette vie jusqu'à la fin. Et je vous demande, mes Dames, et je vous conseille de vivre toujours dans cette très sainte vie et dans cette pauvreté.

Saint François d'Assise à Sainte Claire

Réfectoire conventuel des Carceri à Assise.

Chapelle de la Giraudière, Rhône.

La tradition chrétienne

Toute la foi du Moyen Age ne s'est pas manifestée dans des architectures monumentales. Plus encore, cette notion du *luxe pour Dieu* a été violemment combattue — parfois avec excès comme toutes les réactions — par une personnalité aussi influente que saint Bernard dont nous avons cité quelques passages. Dans un climat semblable, à Byzance, saint Jean Chrysostome avait élevé la même protestation : « Apprenons donc à vivre en sages et à honorer le Christ comme il le désire : l'hommage le plus agréable à celui que l'on veut honorer est l'honneur qu'il désire lui-même et non celui que nous imaginons... Qu'importe que la table du Christ étincelle de calices d'or si lui-même meurt de faim?... En conséquence, tout en décorant la maison de Dieu, ne méprisez pas votre frère indigent. Aussi bien ce temple de ce frère est-il plus précieux que celui de Dieu » (1).

Le XIII[e] siècle a vu aussi la fondation par saint Dominique et saint François de leurs deux grands ordres mendiants. On connait la plainte du Père des Prêcheurs devant les travaux du couvent de Bologne où l'on avait surélevé d'une coudée le plafond des cellules que les frères trouvaient trop basses : « Vous voulez donc déjà renoncer à la pauvreté et construire de grands palais! » Quant au Poverello d'Assise, nul mieux que lui ne sut aimer et chanter Dame Pauvreté.

Ce grand courant n'a jamais cessé d'alimenter la chrétienté. Avec la Renaissance et surtout les Temps Modernes il s'est beaucoup amenuisé. Mais notre époque le redécouvre avec peut-être encore plus de passion que le Moyen Age. Dieu semble vouloir marquer notre temps du signe de la pauvreté. Les saints qu'il suscite pour nous — le curé d'Ars, Thérèse de l'Enfant Jésus, Bernadette — sont ceux du dénuement, de la simplicité et de l'esprit d'enfance. A cette orientation spirituelle se joint une sensibilité, devenue aiguë, à la *misère du peuple*. A cette misère paraissent insulter presque autant que le luxe égoïste des

(1) Homélies sur saint Matthieu, L.

possédants les dépenses qu'on estime, à tort ou à raison, même si elles sont faites « pour Dieu », procéder de l'orgueil de la vie et de la volonté de puissance.

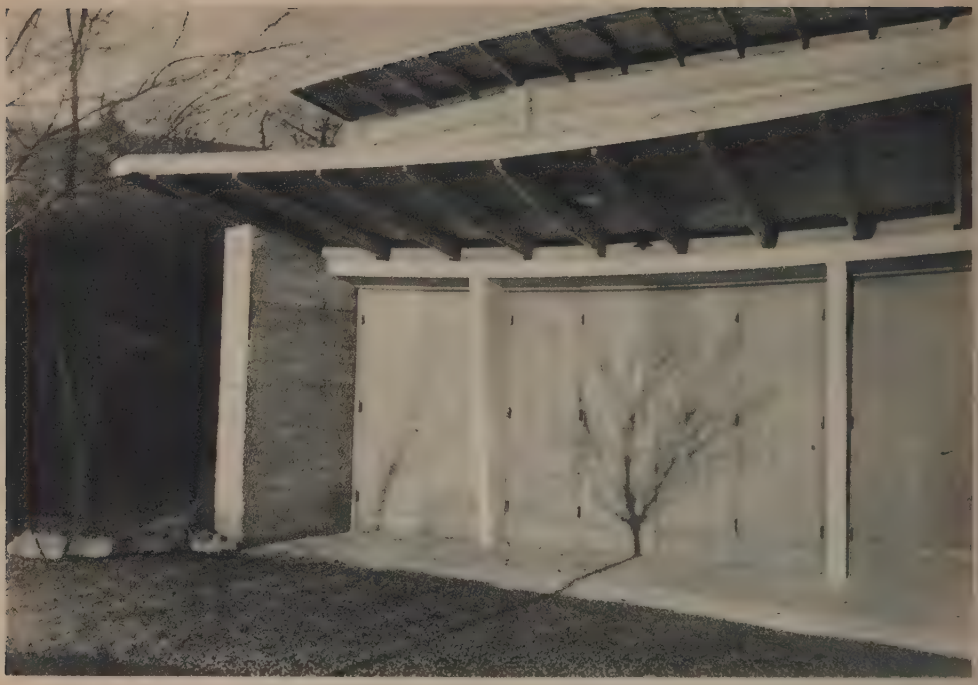
On objectera qu'il n'est pas sûr que la misère soit plus grande de nos jours que dans la chrétienté médiévale. Devons-nous avoir plus de scrupules que n'en ont eu ces âges de foi? A cela on pourrait répondre que la connaissance que nous avons des dimensions du monde et de ses problèmes a bien changé en quelques siècles. Il est peut-être plus vrai de dire qu'il y a à un progrès normal de la conscience chrétienne qui la rend plus exigeante dans l'obéissance à l'Évangile, plus attentive à la grande loi des Béatitudes.

La Révélation de Dieu est close, mais l'intelligence que les chrétiens en prennent s'enrichit avec le temps. Nous ne sommes pas près de toucher aux limites de sa plénitude. Chaque époque est dominée par un certain nombre de problèmes qui lui sont propres. Il est naturel que les questions que cela pose aux chrétiens les amènent à réfléchir davantage sur les réponses que la foi peut leur donner en ces domaines. Souvent d'ailleurs, les saints, avec leur connaissance plus intime des réalités surnaturelles, perçoivent des conséquences impliquées dans les paroles divines qui ne pénétreront que peu à peu dans la masse des fidèles. Elles sont pleinement comprises quand l'attention de la communauté est attirée de façon particulière sur ce sujet. Par exemple, il a fallu l'extension sur une grande échelle, au siècle dernier, de la traite des noirs pour faire apparaître clairement — et si tardivement — l'incompatibilité de l'esclavage avec l'universelle fraternité des enfants de Dieu.

Chapelle de la Giraudière, Rhône.

Quelques équivoques

Une multitude de signes et de témoignages paraît rendre souhaitable sur le plan spirituel et évangélique la multiplication des églises pauvres. Mais nous ne versons pas pour autant dans je ne sais quel *misérabilisme* ou dans la rage iconoclaste. Chassons quelques équivoques qui empoisonnent



Chapelle de la Giraudière, Rhône.

les échanges de vues et les rendent inopérants. Pour dialoguer il faut parler le même langage.

A travers d'étranges avatars les termes désignant les vertus chrétiennes se sont édulcorés et affadis à un tel degré que trop souvent l'usage courant les restreint à signifier la contrefaçon de leur vrai sens. Le mot vertu lui-même suggère presque sûrement une sorte d'anesthésique destiné à nous insensibiliser à tout mal et même à toute émotion un peu forte. Ce qui est le contre-pied de la véritable vertu, laquelle est un dynamisme vital qui, taillant un chemin à travers tous les automatismes qui nous étouffent, nous fait conquérir une entière liberté d'action vers notre accomplissement.

La pauvreté évoque certainement pour beaucoup une idée de privation, de gêne, de dépendance. Le pauvre est un être falot, étriqué, contraint. Dans ces perspectives une bâtisse pauvre est triste, laide et lépreuse, un ersatz, un sous-produit anémique. Il est clair que ce n'est pas de cette caricature de la pauvreté chrétienne que nous parlons mais de la vraie, celle qui libère des fausses apparences, des valeurs douteuses et nous communique une plénitude. Ce pauvre-là est rayonnant, clair et joyeux comme le Poverello d'Assise.

Quand donc nous souhaitons des églises pauvres, il ne s'agit pas de constructions au rabais et minables. Nous vous proposons des sanctuaires dépouillés certes, peut-être austères, mais pleins de sève, accueillants, lumineux, vrais. Rigueur et sobriété n'excluent pas l'élégance et même le raffinement. Il suffit de penser au Japon. Cette pauvreté admet un certain luxe mais un *luxe de pauvres* bien choisi, bien délimité : un autel mieux ouvragé ou de belles chasubles, peut-être un vitrail...

Les églises construites selon un même moule ne risquent-elles pas d'engendrer la monotonie et l'ennui? Cette crainte ne peut concerner des édifices faits avec des éléments de série et suivant des méthodes communes par des architectes pouvant faire varier de multiples façons ces données. Il n'en va pas autrement pour nos églises de village où chaque région imprimait

Chapelle de la Giraudière, Rhône.

ses goûts et ses manières de bâtir. Chaque province avait ses préférences que l'on retrouve d'un bourg à l'autre. La Manche élevait dans le ciel des clochers-mitre et le Languedoc des clochers-peigne. On répétait la même leçon en la faisant sienne par de subtiles variations ou des trouvailles ingénieuses.

Si nous voulons vivre dans l'esprit de pauvreté évangélique et doter nos villes des lieux de cultes dont elles ont un urgent besoin, il faudra bien se résoudre à normaliser la construction religieuse. Notre temps n'est plus celui des seuls prototypes. Les milliardaires peuvent se payer ce luxe inouï mais les pauvres de Jésus-Christ? Après tout, en créant l'homme, Dieu lui-même n'a pas fait autre chose. Il a lancé une série. Cette apparence commune ne nous empêche pas d'avoir notre propre personnalité : la figure extérieure des choses finit toujours par révéler *l'âme* qui les anime. La monotonie naît de son absence.

Ainsi, lorsque les moyens sont réduits à l'extrême, tout dépend de la sensibilité de l'architecte. De la pauvreté à l'indigence, du dépouillement à la sécheresse, de la simplicité au schématisme il n'y a aucun écart de prix, seulement une différence de qualité spirituelle entre les maîtres d'œuvre. C'est pourquoi nous ne craignons pas de nous répéter : *la réussite est étroitement liée au choix de l'architecte.*

Cependant, la construction à partir d'éléments donnés, avec des matériaux simples et dans un esprit de modestie, risque d'éliminer des erreurs graves et les aberrations les plus inquiétantes. On peut se demander si l'anarchie et la médiocrité des églises édifiées depuis la guerre ne provient pas en grande partie de leur défaut d'enracinement dans la situation concrète de notre temps. Une méconnaissance de la réalité à atteindre rend inévitables des flottements regrettables. De cela ni les architectes ni les pasteurs ne sont totalement responsables. Nous commençons à peine à en prendre conscience. Que cela alerte du moins quiconque assume actuellement quelque tâche dans la construction d'une église.

M.-R. CAPELLADES.

Chapelle Saint-André, Nice.

La chapelle de la Giraudière (pages 22 à 25 et 32), construite par les architectes F. Cottin et N. Mayoussier, est l'heureuse illustration d'une pauvreté limpide et rayonnante. Il suffit de voir les photos pour saisir quelque chose de la qualité et de la plénitude des formes engendrées à partir de moyens réduits mais mis en œuvre avec sensibilité et finesse.
Quant à la chapelle des chiffonniers de Saint-André, à Nice, elle témoigne que la pauvreté la plus extrême peut être revêtue d'une lumineuse poésie.

DU DÉSERT SACRÉ AU DÉSERT SPIRITUEL

« Cinq milliards pour rien », titre sur cinq colonnes un journal d'arts, dont le rédacteur administre aussitôt la preuve qu'il n'a lui-même rien compris à rien. Et l'on entend, d'autre part, soupirer : « Que n'aurait-on pu faire avec cinq milliards? » Ces cinq ou dix milliards — puisque ce chiffre a été aussi présenté — rappellent fâcheusement les trois cents deniers de parfum répandu en pure perte, selon un certain Judas. C'est le même refrain qui revient invariablement à propos de la construction d'une basilique ou d'une guerre larvée. Dans le cas de la « super-production », comme de toute œuvre qui devrait aboutir à un résultat spirituel, nous ne songerions à tirer aucun argument de cinq milliards de francs — ou de dollars! — si des millions de spectateurs avaient été mis en présence d'une Bible en images qui n'aurait pas été une trahison. N'empêche que la fortune fabuleuse investie dans ces *Dix Commandements*, dont l'un condamne le vol sans détermination de forme, fait trembler. Une zone de pestilence gagne de proche en proche, comme le noir nuage des plaies d'Egypte. Pour parler sans paraboles, des hommages font frémir quand on sait de quelle manière les grasses prébendes sont distribuées pudiquement sous le titre de publicité. Mais cette revue, qui a été naguère menacée de poursuites judiciaires pour avoir dénoncé les marchands du Temple (lesquels ne vendaient pourtant que de misérables petites images inertes), ne pourrait impunément s'avancer davantage sur cette pente savonneuse. Il nous suffit de n'avoir point celé que cette incidence ne nous a pas tout à fait échappé...

Certes, les conditions financières d'une entreprise cinématographique représentent de nos jours une source de tentations presque disproportionnées aux forces humaines qu'il serait vain de dissimuler.

Et pourtant, le dernier-né des arts, l'enfant trop riche qui a besoin de millions et de milliards pour subsister rend aussi, à l'occasion, hommage à la sainte pauvreté. Le dénuement du cinéma italien, au lendemain de la dernière guerre, en obligeant des hommes comme Vittorio de Sica à « tourner » dans la rue, faute de studios et de ressources, pour rétribuer des vedettes, fut à l'origine d'un cinéma qui est devenu lui-même presque aussi cher que l'autre mais a donné les chefs-d'œuvre que l'on sait. S'il est douteux que l'abondance de biens ne nuit pas, il est certain que la surabondance tue. L'expérience d'Hollywood en a administré une preuve monumentale sur laquelle il n'y a plus à revenir. Le soixante-dixième film de Mr Cecil B. DeMille — que sa publicité présente non plus comme le Napoléon mais comme le Winston Churchill du cinéma — en est la dernière illustration. Cette affaire ne mériterait pas ici deux lignes si elle ne représentait un cas remarquable d'anéantissement du sacré.

Comment, pendant quatre heures d'horloge — trois heures trente-neuf exactement, mais le temps psychologique est infiniment plus long — tant d'images précieuses — je veux dire onéreuses — sur le plus sacré des sujets bibliques, ont-elles pu remplir le grand écran du cinémascope et provoquer tous les sentiments — ennui, horreur, dégoût, irritation — hormis le bon, qui serait venu d'une communion de l'âme au mystère et au surnaturel? Voilà un problème digne d'attention.

Il ne s'agit pas ici, ce point doit être souligné, d'une œuvre conçue en marge de la Bible. On veut, au contraire, nous en communiquer l'enseignement réel : « Ce que j'attends de notre production *Les Dix Commandements*, déclare Mr Cecil B. DeMille au nom de ses quatre-vingt-huit metteurs en scène et de ses douze vedettes flanquées de trente mille figurants et vingt-mille soldats loués au colonel Nasser, c'est que ceux qui l'auront vue sortiront de la salle, non seulement distraits et les yeux encore emplis de ce grand spectacle, mais aussi pénétrés de l'Esprit de Vérité; qu'elle donnera aux spectateurs une meilleure compréhension du sens profond de la trame de la vie que Dieu a conçue pour nous; qu'elle rendra plus vivante à

Moïse, dans Les Dix Commandements.

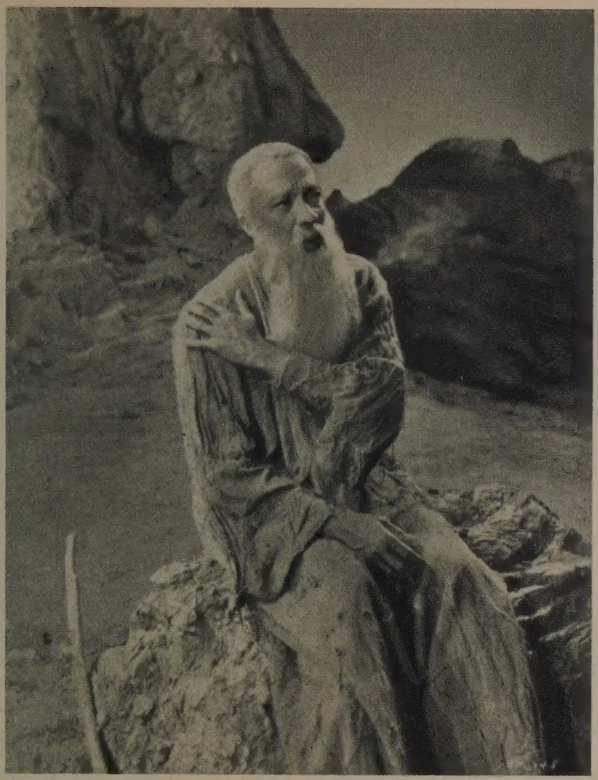
l'esprit humain sa profonde intimité avec l'Esprit de Dieu. » Rien n'a été épargné pour serrer la vérité de près, et l'on sait comment, au pays du dollar, les moyens scientifiques mis au service de l'érudition peuvent épuiser un sujet. Des savants américains ne s'installent pas au pied du Sinaï sans emporter la photocopie de tous les manuscrits, indistinctement, du monastère Sainte-Catherine. Le producteur d'Hollywood, hanté par une fausse idée de la grandeur biblique — une première mouture de *Dix Commandements* (1923), *Roi des Rois* (1) (1926), Le *Signe de la Croix* (1932), la *Tunique* (1940), *Samson et Dalila* (1949) — a levé une équipe de chercheurs et de rats de bibliothèques électroniques. « Pour que des centaines de millions de spectateurs de ce film puissent entreprendre le pèlerinage sur le sol même foulé par Moïse, nous avons transporté nos caméras de Goshen à la Mer Rouge, puis traversé le désert de Shur et celui de Sin pour escalader enfin les pentes abruptes, dénudées, majestueuses et impressionnantes du Sinaï et atteindre le sol béni où Moïse reçut la Loi. »

Tout cela pour aboutir à ce qu'il faut bien appeler : une catastrophe, où viennent s'écraser des malheureux, comme il arrive parfois dans les accidents du rail ou de la route.

Les causes sont multiformes. La vulgarité des images, l'ignominie des couleurs suffiraient à empêcher un tel film de véhiculer aucun message spirituel authentique. Le programme — qui est un album vendu dans la salle — dispenserait de l'épreuve du film. Il contient les « magnifiques séries de peintures » dues à « l'un des plus grands peintres de sujets bibliques ». Un coup d'œil suffit à classer les « merveilleux tableaux » de M. Arnold Friberg : la facture est celle des bandes dessinées de la presse à grand tirage. Si j'écrivais que l'inspiration rejoint celle de James Tissot, j'aurais l'impression d'être injuste envers la mémoire de ce peintre inexistant.

Le plus grave n'est pas qu'un barbouilleur

(1) Ce film sur Jésus de Nazareth, qui n'a pas cessé un seul jour — paraît-il — depuis 1927, d'être présenté quelque part dans le monde, a été vu par plus de 800 millions de spectateurs. Hélas!



Moïse dans Les Verts Pâturages

sécrète cette « merveilleuse peinture », ni que le magnat de la pellicule en fasse tant de cas, mais que cette diffusion trouve un tel public. Car enfin, si Mr Cecil B. DeMille, qui n'est pas un philanthrope et qui est, paraît-il, l'inventeur du sex-appeal — ce dont il s'est d'ailleurs souvenu chez le Pharaon ou près des filles de Jethro — s'est donné tant de peine, c'est qu'il y a un public considérable pour l'en récompenser. En vérité, je doute qu'il se trouve en France un éditeur encore capable de proposer les images des *Dix Commandements* — l'art saint-sulpice exploite aujourd'hui une autre veine — mais il est aussi instructif que démoralisant de savoir à quoi s'attachent toujours nos coréligionnaires d'outre-Atlantique. Mr Cecil B. DeMille semble persuadé d'avoir donné au récit biblique l'actualité du journal de ce matin, comme disait Chesterton, alors qu'il fait reculer l'imagerie populaire, disons de quarante ans, pour reprendre un nombre biblique.

L'on est atterré de constater que des rédacteurs de la presse bien-pensante font mine de n'avoir pas perçu cette décadence. Il est vrai qu'ils ignorent tout de la lecture de la Bible et confondent bravement le matériel du langage avec le sens littéral. On ne peut que souscrire à ce jugement du Père Avril : « Le plus grave c'est que la formule même de son entreprise est la négation des progrès accomplis depuis cinquante ans dans les études bibliques et la méconnaissance totale des principes si lumineusement exprimés par S. S. Pie XII dans l'encyclique *Divino afflante* du 30 septembre 1943. » (La règle d'or, suivant le document pontifical, est exprimée en ces termes : *La loi suprême est de reconnaître et de définir ce que l'auteur a voulu dire.*) Ce principe contient la condamnation du film.

Après un tel quiproquo — qui suffira à justifier, je veux l'espérer, le ton de cette chronique car il s'agit moins d'art et de cinéma que du dépôt écrit de la Révélation — un critique peut écrire à l'issue de cette séance éprouvante : « Le bon exode enfin : le nôtre. Sentiment de malaise.

On a honte pour la civilisation d'où est né ce film... » J'avais moi-même infiniment plus de honte que M. Claude Mauriac tandis que j'étais pris dans la foule que rejetait le Paramount : Si mon habit allait faire croire à ces gens que la foi m'oblige d'adhérer au mélodrame que nous venions de subir! « Le réalisateur, écrit le chroniqueur, a mis l'accent sur tout ce qui apparaît dans la Bible incroyable et inadmissible. » Rien ne saurait mieux faire prendre en flagrant délit d'avilissement de la Parole de Dieu cette folle entreprise de truquage. Ce qui est incroyable et inadmissible, c'est de substituer au mystère divin ce merveilleux de pacotille et de faire passer pour la Révélation ce qui n'en est que l'expression imagée, d'ailleurs déformée par une tradition populaire douteuse. (Voir le gag du passage de la Mer Rouge).

La théologie (on nous prévient que ces *Dix Commandements* sont le film de la naissance de la Liberté), l'exégèse (non point tant pour telle ou telle bévue de détail que pour la lecture fautive qui corrompt fondamentalement le texte sacré), le goût (qui manifeste ici une rare vulgarité), en voilà bien assez pour remettre le film de Cecil B. DeMille à sa vraie place. Et qu'on nous épargne les pieuses considérations sur le bien que, le cas échéant, ce film ne manquera pas de faire sur des âmes simples. La pire des aberrations peut être l'occasion d'un choc salutaire.

Certains se demanderont peut-être si la partie n'était pas perdue avant d'avoir été jouée, en d'autres termes si la grandeur cachée et le caractère sacré de l'histoire de Moïse ne l'interdisaient pas au septième art.

La réponse a été donnée par le cinéma américain lui-même, il y a plus de vingt ans. Il est vrai que ce fut par des Noirs.

Je m'étonne que seul le Père Avril ait songé à opposer *Verts Pâturages* aux *Dix Commandements*, qui en est la contradiction la plus totale.

M. Cecil B. DeMille constate que, sur vingt années au moins de la vie de Moïse, la Bible est muette. Qu'à cela ne tienne. Pour combler cette lacune on mobilise l'érudition : l'enseignement des Midrash, l'archéologie égyptienne, Philon et Clément d'Alexandrie, Flavius Josèphe, Eusèbe de Césarée. Tous ces témoins sont d'ailleurs assez tardifs puisqu'ils sont séparés des faits par plus d'un millénaire! Trente bibliothèques ont été fouillées, 1.900 ouvrages et périodiques ont été dépouillés... Un volume très sérieux garantit d'ailleurs la solidité scientifique du scénario des *Dix Commandements*.

Dans une ville du sud de la Louisiane, dix marmots noirs de l'Ecole du Dimanche pressent de questions le vieux et pauvre pasteur nègre qui raconte la Bible : « Et après... Et après?... — Après, mes enfants, dit M. Deshe, le Livre ne le dit pas, mais je pense que c'est pour nous donner le plaisir de l'imaginer. » Et nous voici transportés dans un paradis qui ressemble à la terre quand c'est la fête et sur lequel règne un Dieu infiniment bon et patient qui a les traits et la redingote de M. Deshe.

Le miracle est fait : tandis que la reconstitution pseudo-historique, sans âme et nette de toute perspective surnaturelle, des *Dix Commandements* n'apporte rien de la Bible, les *Verts Pâturages* des Noirs baigne dans un climat d'enfance, de miséricorde divine et de surnaturel que nous ne pourrons plus oublier. C'est bien le signe que l'essentiel est au-delà du décor.

Le Moïse du multi-milliardaire américain se vante de créer cette liberté dont Bernanos écrivait qu'à chaque guerre que l'on fait pour elle nous perdons 25 % de ce qui en reste : « Quand les démocraties auront fait décidément triompher la liberté dans le monde, je me demande ce qu'il en restera pour nous. »

Green Pastures n'a pas de thèse sociale à promouvoir : il veut seulement nous faire éprouver la miséricorde du Seigneur, et comme il est près de nous, ce Dieu caché! Moïse, dit l'Ecriture (*Nombres*, XII, 3) était l'homme le plus doux que la terre ait porté. Le *mitissimus* de la Vulgate se traduirait mieux par : le plus humble. On dirait aussi bien : le plus pauvre.

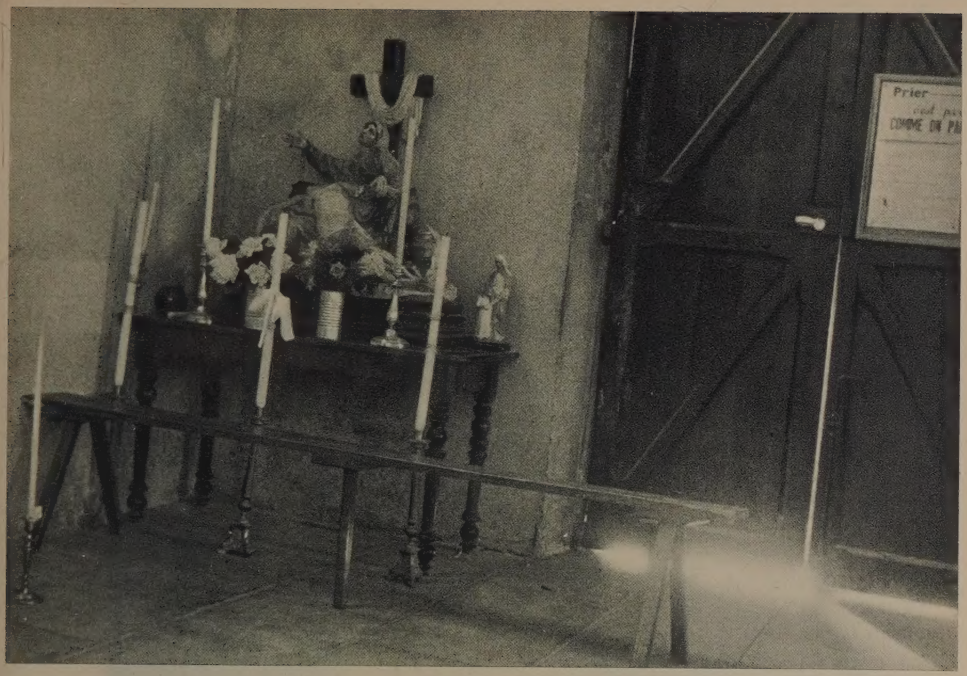
Il faudrait projeter, en alternant, les séquences correspondantes du *western* de la Mer Rouge et les images de la procession qui marche vers la Terre Promise en chantant les bouleversants negro-spirituals, pour savoir de quel côté est la vérité.

Elle éclaterait au sommet du Nébo où le « Superman » des *Dix Commandements* termine sa mission dans une fausse gloire, tandis que, dans *Verts Pâturages*, l'homme de Dieu chargé d'ans reconnaît à la pression de leurs mains ses enfants qui descendent vers Jéricho, et quand il tâte son épaule pour constater qu'il n'y a plus personne, le dernier est passé. Et nous étions là, oppressés et ravis, certains qu'il y avait au milieu de nous, dans la salle obscure, Quelqu'un qui n'avait pas payé sa place et qui nous aimait.

Lorsque l'Amérique nous a envoyé son technicolor *Joan of Arc*, beaucoup de salles de cinéma ont projeté le vieux film de Carl Dreyer, la *Passion de Jeanne d'Arc*. Rien que des gros plans, pas de décor, ou si peu, mais le visage de Falconetti, bouleversant et muet.

En manière de protestation contre l'infantilisme blasphématoire de cette mise en image de l'épisode le plus sacré de la Bible entre la Révélation d'Abraham et la Manifestation du Christ, et pour achever d'effacer de nos mémoires le souvenir de cette lecture niaise de nos Livres Saints que l'on nous redonne donc le mystère des pauvres noirs d'Amérique, si pur et si vraiment biblique.

M.-H. LELONG O.P.



PAUVRE SAINTE VIERGE !

Voici une photographie prise dans une église — entre autres. Laissons là les invectives et regardons de près pourquoi cet ensemble est indécent.

Cette Pietà mélodramatique est du plus mauvais Saint-Sulpice. La petite Sainte-Anne est de la même veine. Et que dire du rapprochement de ces deux échelles de grandeur? Les boîtes d'aluminium que l'on chasserait d'un salon ont trouvé ici leur place naturelle dans ce débarras *en lequel on transforme les églises.*

Indigence, tristesse de la misère.

Et pourtant, regardez encore : le banc rustique du premier plan est très beau. Réduit à sa simple fonction de support, il possède la grâce sévère des meilleures œuvres paysannes. Nous ne jugeons pas les cœurs : nous constatons une cécité.

PHOTOGRAPHIES

Editions Franciscaines : p. 1, 17, 18, 19, 20, 21 ; J. Caps : p. 2, 3, 6, 10 à 15 : Rapho : p. 5 ; J. A. Fortier : p. 8 ; R. Villand : p. 9 ; F. Cottin : p. 22, 23, 24, 25, 32 ; R. Senn : p. 26 ; Paramount : p. 28 ; Warner Bross : p. 29.

Chapelle de la Giraudière, Rhône

L'ART SACRÉ, Directeurs R.R.P.P. Capellades et Cocagnac, O.P.

Directeurs de 1937 à 1954 :

R. R. P. P. COUTURIER et RÉGAMEY O. P.

fondé par G. Mollard, Joseph Pichard et L. Salavin

Prix du fascicule : 180 fr.

Abonnements : 1 an, France : 800 fr. - Etranger : 1.200 fr. - Abonnement de soutien : 1.500 fr.

aux Editions du Cerf, 29, bd Latour-Maubourg, Paris-VII[e] - C.C.P. Paris 1436-36

Imp. GEORGES LANG, PARIS 19[e] - Dépôt légal, 1[er] trimestre 1958. Le Gérant : FLEURET. Autorisation N° 19.886